

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La poudre et la neige

**Saint-Mars, Anne Gabrielle de Cisternes de Courtiras de Poilloüe
de**

Paris, 1859

XXIII. Course au clocher

urn:nbn:de:hbz:5:1-25481

laissa tomber à genoux en versant un torrent de larmes.

XXIII

COURSE AU CLOCHER

Le docteur ayant réussi auprès de Scheye-Bayah, les prisonniers, comme la veille, furent laissés libres en apparence. La marquise voulait rentrer dans la hutte où elle avait passé la nuit, mais on la conduisit dans une autre plus spacieuse, et, lorsque Camille voulut la suivre, le sorcier lui déclara, avec une espèce de politesse souveraine, qu'elle devait venir avec lui.

« Pourquoi ne me laissez-vous pas ici comme hier ? demanda-t-elle.

— Le sauvage dit que vous lui appartenez, répondit le docteur, qui traduisait les paroles du sorcier ; que vous êtes consacrée au grand Manitou, et qu'il veut vous avoir avec lui.

— Le moment est donc venu pour cette fois, Monsieur ? Mais peut-être vous permettra-t-il de ne pas me quitter.

— Je vais essayer de l'obtenir. Mon fils emmène le jeune garçon, continua-t-il en s'adressant au jongleur ; que prétend-il en faire ?

— Rien, pour le moment. Le chef, ayant jeté les yeux sur la fleur des visages pâles, ne veut pas qu'elle vive ainsi avec son frère, voilà tout.

— Ah ! j'entends : il commence à lui apprendre les habitudes des Mohawks ! Vous ne ferez donc aucun mal à l'écureuil ?

— Mon père peut rester avec lui jusqu'au soleil levant, ensuite on le mettra dans un wigwam séparé, où je dois entrer seul jusqu'à ce qu'il soit sacrifié à Manitou.

— Allons ! encore quelques heures ! reprit la vicomtesse

lorsqu'elle connut cette disposition. Au moins pendant cette nuit nous resterons ensemble. Mais cette pauvre Sylvie, que deviendra-t-elle ? Il faut si peu de chose pour lui faire perdre la tête, et elle a reçu un choc si affreux depuis vingt-quatre heures ! »

On les conduisit vers une autre cabane, située à l'extrémité du village, loin des bois, tandis que celle de la marquise y touchait. Le chef s'était retiré dans la sienne, voisine de celle-là, et bientôt tous les bruits cessèrent ; la population tout entière s'endormit, sauf les voyageurs causant autour du feu, et les sentinelles placées sur le chemin qui conduisait au lac, en cas d'alarme. M^{me} de Vauconcelle, à moitié folle de terreur, trouva le sommeil néanmoins, brisée par la fatigue. On avait éloigné tous ses domestiques, à l'exception de Cerise, encore plus tremblante qu'elle, si c'était possible.

Vers minuit, le silence le plus grand régnait dans le bois et dans la bourgade. Le feu de la vicomtesse avait même cessé de brûler, et les sentinelles étaient rentrées pour goûter les douceurs du repos. La tribu ne craignait aucune attaque : elle avait enterré la hache avec ses ennemis, hors les Français, et les éclaireurs, revenus dans la soirée, les avaient vus marcher de l'autre côté. Tout était tranquille dans la clairière, lorsqu'un mouvement imperceptible s'opéra dans les broussailles qui bordaient le chemin du lac. Peu à peu la tête et les membres d'un homme sortirent si doucement qu'ils semblaient mus par la mécanique comme l'aiguille d'une horloge. Il regarda autour de lui, écouta longtemps, enfin il se décida à se lever tout à fait. Il imita alors le cri du hibou, auquel un cri semblable répondit auprès du Champlain.

Il eut quelques secondes d'hésitation sur la marche qu'il devait suivre apparemment, car il tourna d'abord du côté du fort, rampant avec une telle adresse que ni les yeux ni les oreilles ne pouvaient deviner son passage. Il avançait insensiblement vers son but. Tout à coup il tourna à droite

en s'éloignant des cabanes; il se retira avec plus de précaution encore, reprit sa première place et attendit.

Un quart d'heure s'écoula. Le silence régnait toujours; le sauvage, attentif, vit poindre une petite lumière; il poussa de nouveau le cri du hibou, et reçut la même réponse à ce signal. La flamme allait grandissant insensiblement sans éveiller personne. Une fois seulement un guerrier parut à la porte de son wigwam; mais la clarté ne l'éfraya pas : elle partait de la hutte où on avait conduit les étrangers, et il les avait vus, avant de s'endormir, entourant un grand feu dans cette même direction; d'ailleurs, il se trouvait placé de manière à n'apercevoir que la réverbération de l'incendie : le foyer lui en était caché par une grande chaumière placée entre la sienne et celle des prisonniers.

Le cri du hibou se fit entendre une troisième fois, et l'espion se leva en homme qui ne se cache plus. Moins de cinq minutes après, il fut rejoint par une dizaine de compagnons, qui, à la lueur tremblante de la flamme, semblaient autant de spectres. Pas un mot ne fut prononcé; ils restèrent immobiles, écoutant ce qui se passait autour d'eux et le bourdonnement qui partait du village, où l'on se réveillait enfin. Le chef de cette troupe portait un uniforme blanc, sur lequel il avait placé un manteau de couleur sombre; ceux qui le suivaient étaient vêtus de même, à l'exception de l'Indien, peint des couleurs de la guerre, et dont la terrible figure dominait toutes les autres.

« Faut-il marcher? demanda l'officier.

— Si le guerrier blanc veut attendre encore, le Sauteur ira voir. Les visages pâles ont voulu diriger cette entreprise à leur manière, le Chipeway a obéi; maintenant, pour réussir, il faut obéir au Chipeway.

— Allez donc », lui fut-il répondu.

Le sauvage se glissa comme la première fois, mais il ne tarda pas à revenir sur ses pas.

« Le sommeil les a quittés, dit-il, ils éteignent leur feu, le moment est venu. »

A ces mots l'officier tira son épée et s'élança en avant avec de grands cris que les soldats répétèrent. Une décharge générale de leurs mousquets jeta par terre plusieurs ennemis, parfaitement visibles à la lueur de l'incendie. Cette surprise porta le désordre parmi eux, et du reste, pour qui connaît les Indiens, c'était là la meilleure tactique. Ils n'avaient pas leurs armes; tous se précipitèrent vers leurs cabanes pour les chercher, laissant le feu maître de les suivre et ne s'inquiétant plus de ses ravages. Leur nombre augmentait à chaque instant, au milieu de cette illumination causée par les flammes, car les murailles en bois en étaient déjà toutes envahies. On voyait les adversaires s'attaquant avec une impétuosité sans pareille; cependant le nombre était en faveur des Mohawks : malgré les prodiges de valeur de l'officier, il commençait à craindre de se voir entouré par les Indiens, lorsqu'une diversion faite à propos changea la face du combat. Les Chipeways et les guerriers captifs venaient d'être délivrés et attaquaient l'ennemi dans ses rangs. Ils furent surpris de nouveau; néanmoins le terrible cri de guerre se faisait toujours entendre, et les sauvages se défendaient en lions traqués dans leurs tanières.

Un homme s'était précipité au milieu de la bataille et des flammes; il semblait invulnérable, car ni le feu ni les blessures ne pouvaient l'atteindre : portant d'une main son tomahawk, de l'autre un couteau affilé, il frappait indifféremment ce qui s'approchait de lui, en courant comme un insensé; il entra dans toutes les cabanes; les femmes et les enfants fuyaient devant lui; les guerriers, occupés à se défendre et contre leurs agresseurs et contre un élément terrible, laissaient le reste du terrain sans protecteur, se fiant sur l'instinct de leurs compagnes, accoutumées à ces sortes de guerres et connaissant tous les détours de la forêt, où elles devaient chercher un refuge.

Le Grand Sauter, car c'était lui, arriva enfin à la hutte où avait couché la marquise : son lit y était encore dressé ; tous ses habits épars, le coussin de Pompon, les carreaux où avait dormi Cerise, garnissaient le sol ; ni la marquise, ni Pompon, ni la camériste, ne s'y trouvaient ; elles s'étaient enfuies sans doute : de quel côté, c'est ce qu'il était impossible de découvrir au milieu d'un pareil désordre. L'Indien remua l'un après l'autre tous les chiffons, pas un coin n'échappa à son investigation intelligente ; ni dans cette hutte, ni dans aucune, il ne découvrit le moindre vestige de Sylvie. Les Mohawks ne l'avaient cependant pas enlevée : ils combattaient à l'extrémité du village. Il n'était pas probable qu'elle eût suivi les femmes et les enfants, puisque c'eût été s'éloigner de ses libérateurs. Le Chipeway se rapprocha de la forêt, croyant qu'elle aurait pu y chercher un asile ; mais rien ne troublait le silence de ce côté, et l'obscurité profonde ne lui permettait pas d'en percevoir l'épaisseur.

Il retourna donc vers les combattants, pour y chercher encore la seule personne dont il fût occupé au milieu de cette horrible mêlée. Les sauvages lâchaient pied, et la force supérieure du Grand Sauter vint en aide aux Européens. Parmi ceux qui se battaient il ne retrouva ni le médecin, ni le vicomte, ni aucun des domestiques. Un rayon d'espoir lui arriva alors : il se dit que probablement les prisonniers, instruits du plan de l'officier, avaient profité du désordre afin de rejoindre les barques cachées sur le rivage. Ce fut pour lui comme un trait de lumière, et il courut au lac pour s'en assurer.

Les canots avaient été attachés dans une petite anse, derrière une île ; l'endroit était bien choisi, et il fallait le connaître pour le retrouver. Les branches des arbres retombaient sur l'eau jusqu'à une distance considérable et formaient une voûte. Le Grand Sauter, en approchant, entendit des voix qui parlaient avec une précaution infinie ; elles se turent dès qu'on l'eut aperçu, mais la sagacité de

l'Indien lui avait déjà révélé le docteur et M^{me} de Pocey.

« Je veux retourner, disait cette dernière : c'est une lâcheté que de rester cachés ainsi.

— Vous ne quitterez pas cette retraite, je vous le jure ; s'il faut vous retenir de force, je le ferai.

— Mais où est-elle ? pourquoi n'est-elle pas près de nous ? Ils l'ont tuée !

— Vous avez reconnu à la tête de nos défenseurs M. de la Raudière ; le Grand Sauteur les conduisait ; vous devez comprendre que la marquise est sauvée : n'est-ce pas pour elle surtout qu'ils sont venus ? »

Le Chipeway tomba comme une bombe au milieu du bateau. M. Mallais se précipita devant Camille, qui porta la main au fourreau de son épée, vide, hélas !

« Où est le rat musqué ? » demanda le sauvage.

Cette voix bien connue calma leurs inquiétudes du moment.

« Nous ne l'avons pas vue, répliqua le vicomte. Est-ce qu'elle n'est pas avec vous ?

— J'ai parcouru en vain les wigwams, je n'ai pas trouvé la fleur des visages pâles.

— Mon Dieu ! je vous le disais bien, docteur ! Elle est perdue, ma pauvre Sylvie ! Au nom du ciel, Sauteur, retournez au village, je vous suis. »

Le Grand Sauteur n'avait pas attendu cette prière, il remontait déjà la côte et courait vers le champ de bataille.

« Cerise, reprit Camille, dis-le-moi encore, comment as-tu quitté ta maîtresse ? Pourquoi ne pas l'avoir amenée avec toi ?

— Madame la marquise n'a pas voulu me suivre, Madame ; au premier bruit elle s'est élancée hors de la cabane, elle a disparu avant que j'aie pu savoir comment.

— Sans vêtements ?

— En manteau de lit, nu-pieds, sans même une mante.

— Elle est morte, brûlée, que sais-je ? Et ces canniba-

les vont faire un trophée de son cadavre. Docteur, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, accompagnez-moi et allons à sa recherche.

— Nous ne la sauverons pas, Madame, et nous périrons avec elle. Sur mon honneur, vous ne quitterez pas cette barque. Si les rames n'en étaient pas cachées, si je pouvais les découvrir, je vous emmènerais sur-le-champ, sans attendre même M. de la Raudière.

— Et c'est moi qui l'ai entraînée dans ce funeste voyage, répétait la vicomtesse en se tordant les bras. Mon Dieu ! mon Dieu ! »

On entendait toujours le bruit du combat, et la lumière de l'incendie semblait grandir, car elle éclairait déjà les cimes des arbres les plus voisins. L'anxiété des captifs était à son comble ; Cerise pleurait, Jasmin tremblait, le docteur tenait la main de la vicomtesse et la clouait à sa place : ce moment d'angoisse était atroce.

« Je mourrai dans cette incertitude, reprit la jeune femme ; je vous donne ma parole d'honneur de ne pas m'exposer, mais allons au moins voir jusqu'au bord de la clairière, sachons qui est victorieux. »

Un effroyable cri lui répondit, un cri qui glaça les paroles sur ses lèvres ; il fut suivi d'un profond silence, comme si la bataille avait cessé, et des pas précipités se dirigeant vers eux attirèrent bientôt toute leur attention. C'étaient M. de la Raudière et quelques soldats.

« Calmez-vous, Madame, s'écria-t-il, nous sommes vainqueurs. Votre inquiétude doit être terrible. Répondez-moi, je vous en prie, où êtes-vous ? »

— M^{me} de Vauconcelle n'est pas ici, Monsieur, reprit M^{me} de Pocey.

— Elle n'est point ici, grand Dieu ! Où est-elle, alors ?

— Nous l'ignorons, et ainsi que vous nous frémissons pour elle.

— Retournons au village, s'écria le capitaine ; il est en

feu, et les Mohawks sont tous ou morts ou en fuite. L'auront-ils donc enlevée? »

Avant que M. Mallais eût pu l'en empêcher, le vicomte était déjà sur les traces des soldats. Il gravit le premier la colline et se trouva en face d'un spectacle sublime par son horreur. Les huttes étaient presque toutes enflammées, et la lueur de l'incendie éclairait la clairière comme le soleil le plus resplendissant. Les cadavres des morts, épars çà et là, ou amoncelés dans les endroits où le combat avait été plus acharné, prenaient un aspect plus effrayant sous cette teinte rouge des flammes. Un être qui semblait fantastique, tant sa course était pressée et tant il se souciait peu de sa vie, paraissait et disparaissait dans cette clarté éblouissante, entrant dans les cabanes, relevant tous les morts : on eût dit un de ces dieux païens qui président aux massacres et à la guerre. Il prit dans un brasier une branche enflammée, fit encore une fois le tour de la lisière du bois, regardant derrière chaque arbre, et, voyant que ses recherches étaient infructueuses, il lança de toute sa force et en colère son tison au milieu du taillis, et revint au-devant de ceux qui s'avançaient : c'était le Grand Sauteur.

« N'avez-vous rien trouvé? lui demandèrent à la fois le vicomte et M. de la Raudière.

— Rien; le rat musqué a dû être emmené par les femmes des Mohawks, elle sera maintenant embarquée sur le lac. Si le Chipeway avait été le maître, il saurait bien retrouver leurs traces; mais les visages pâles ont tout conduit à leur manière : les Indiens sont plus fins qu'eux.

— Que faire alors?

— Attendre le jour, qui ne tardera pas : alors, les Chipeways verront les mocassins dans les bois.

— Est-ce votre avis, Monsieur le vicomte?

— Hélas! je ne vois pas autre chose à tenter. Je frémis pour cette malheureuse Sylvie; elle en mourra, Monsieur! »

Le capitaine regarda M^{me} de Pocey d'un air sardonique et reprit :

« Il serait à souhaiter qu'elle eût imité la prudence de ses protecteurs, qu'elle eût cherché un asile dans les bateaux : elle eût été sauvée comme eux. »

Camille rougit jusqu'au front ; une réponse violente lui vint à la bouche, elle se contint néanmoins : M. de la Raudière la regardait toujours d'une façon provoquante.

« Monsieur, reprit-elle, les circonstances ne nous permettent pas de donner suite à cette conversation. Nous devons d'abord chercher M^{me} de Vauconcelle et nous tenir sur nos gardes envers les sauvages ; mais, aussitôt que nous serons en lieu de sûreté, c'est-à-dire dans les rangs de l'armée française, nous la reprendrons, si vous le voulez bien. »

Le capitaine s'inclina avec hauteur. En ce moment, un vif pétilllement se fit entendre, et la flamme monta à une grande élévation au milieu de la forêt, qui venait de prendre feu à l'endroit où l'Indien avait jeté son tison.

« Un nouvel incendie, s'écria le lieutenant, allumé par le Grand Sauter. Mais qui donc avait allumé l'autre ?

— Le vicomte et moi, répondit le docteur ; nous espérons nous sauver à la faveur du tumulte. Il fallait bien tenter quelque chose : sans cela, ce jour qui se lève eût été le dernier pour nous.

— Le pauvre Pontiac a donc péri, docteur ?

— Ne me rappelez pas cet horrible spectacle, dit le vicomte en pâlisant. Vous ne pouvez vous en imaginer l'horreur !

— Ces Indiens sont si cruels dans leurs vengeances ! Regardez ce cadavre : comme après la mort même il conserve une expression terrible et haineuse !

— C'est Houah-Pajatin, répliqua la vicomtesse en joignant les mains. Il n'a donc pas pu emmener la marquise.

— Et voici Scheye-Bayah, continua le docteur ; le pau-

vre bouffon a péri comme un brave, d'un coup de tomahawk.

— Le Grand Sauter porte sa chevelure et la suspendra à son wigwam », poursuivit l'Indien d'un air de triomphe.

La vicomtesse trembla à la vue des horribles et sanglantes preuves de victoire attachées à la ceinture du Grand Sauter. Le capitaine, les yeux fixés sur la forêt enflammée, semblait à peine entendre ce qui se passait autour de lui.

« Si M^{me} de Vauconcelle s'est trouvée au milieu de ces broussailles, mon Dieu ! c'est à faire frémir, s'écria-t-il.

— Voici le jour, nous allons commencer des recherches plus actives, ajouta le docteur, et, si vous m'en croyez, nous nous en rapporterons entièrement à l'expérience du sauvage. Qu'il soit nommé chef de l'expédition, si le capitaine veut bien lui laisser l'autorité. Son instinct et la connaissance qu'il a des bois et des usages des nations indigènes le serviront mieux que notre intelligence.

— Pourvu que nous réussissions, je consens à tout », répondit le jeune homme.

Le Chipeway s'était éloigné, et marchait dans le bois à un endroit où le feu ne pouvait atteindre de longtemps. Il découvrit une piste, qu'il suivit avec la sagacité et la patience d'un chien de chasse. Ses compagnons ne le rappellèrent pas, convaincus de le voir bientôt reparaitre. En effet, il revint infiniment plus vite qu'il n'était parti.

« J'ai rencontré facilement la marque des mocassins des squaws des Mohawks ; ils descendent vers le lac, et là ils se divisent en deux troupes. Les unes se sont embarquées ; j'ai découvert le buisson où étaient leurs canots et leurs rames. Une autre bande est remontée dans la forêt. Rien n'indique la présence du rat musqué : son petit pied serait très facile à reconnaître. Mais elle n'a point marché, les pas annoncent que plusieurs fuyards portaient un fardeau : elle était dans sa petite boîte probablement, car

nous ne la retrouvons dans aucuns débris, et voilà un morceau d'étoffe qui en faisait partie, ce me semble. »

Il présenta un des rideaux de velours de la chaise.

« Oui, dit la vicomtesse, je le reconnais. Comment savoir alors si elle a été emmenée sur les embarcations ou par terre ?

— En continuant nos recherches des deux côtés.

— Il n'y a pas de doute, répliqua le docteur; divisons-nous aussi pour suivre les troupes ennemies. Le Grand Sauter prendra le chemin de la forêt, plus difficile et plus dangereux à parcourir; M. de la Raudière devra le suivre, ce me semble, avec une partie de ses soldats. Le vicomte et moi nous nous transporterons dans les canots avec les Chipeways et le reste de l'escorte. Le rendez-vous général sera au fort de la Couronne. Que vous en semble, capitaine ? mon avis vous paraît-il convenable à suivre ?

— Le mieux du monde, Monsieur; nous allons le mettre de suite à exécution. Mes soldats ont fini d'enterrer les victimes de cette terrible nuit, car dans ce pays la mort même ne met pas à l'abri des mutilations des sauvages. Nous pourrons partir très promptement. L'incendie de cette forêt ne se terminera que faute d'aliment.

— L'incendie se terminera bientôt, reprit le Grand Sauter en regardant le ciel; vous verrez ce soir la terre couverte d'un tapis blanc, et, si vous voulez cacher votre piste aux Mohawks et aux Onéidas, hâtez-vous, le moment est proche.

— L'Indien nous annonce de la neige : en effet, le froid est piquant.

— Et dans ce pays, Messieurs, poursuivit le capitaine, l'hiver commence au mois de septembre. Ces forêts et ces lacs sont pendant la moitié de l'année couverts de verglas et de glaces. Jugez donc ce que va éprouver la belle marquise, elle accoutumée à tant de soins et de recherches ?

— Partons, Messieurs, partons », continua la vicomtesse.

Tous descendaient vers les canots, après avoir encore une fois examiné les ruines du village sans y rien découvrir de nouveau. M. de la Raudière fit lui-même la division de ses soldats, donna le commandement du détachement à un bas-officier; le Sauteur de son côté instruisit les Indiens de ce qu'ils avaient à faire. M^{me} de Pocey, le docteur, accompagnés de la désolée Cerise, de Jasmin et des autres domestiques, rentrèrent dans les barques. Au moment de partir, le vicomte répéta :

« N'oubliez pas, Monsieur, que nous devons nous retrouver au fort de la Couronne, et que là nous reprendrons notre conversation de tout à l'heure; j'y compte, Monsieur le capitaine.

— A vos ordres, Monsieur le vicomte, et puisse un de nous ramener la charmante femme que nous avons perdue. »

Le Sauteur marchait déjà en avant, suivant les traces maintenant très visibles des femmes indiennes. Le capitaine ôta son chapeau très cérémonieusement. Camille et M. Maltais lui rendirent son salut, et au signal donné les barques s'éloignèrent du rivage.

« Ce jeune homme est réellement bien amoureux de cette chère marquise; s'il ne la retrouve pas, c'est qu'elle sera cachée au fond de quelque retraite inaccessible, reprit la vicomtesse.

— Je ne sais pourquoi, mais je crains quelque malheur. Pauvre, pauvre marquis!

— Je n'y veux pas songer, Monsieur, son désespoir serait horrible. Et moi! moi, cause de ses souffrances, croyez-vous que je me le pardonnerai?

— Attendons : peut-être tout ceci finira-t-il bien!

— Nous nous dirigeons vers le sud; c'est aussi la marche qu'aura prise la tribu apparemment.

— Pardonnez-moi, les Chipeways nous conduisent du côté des îles; ils savent sans doute que c'est une des re-

traies de nos ennemis : en effet, nous les y avons trouvés en traversant le Champlain la première fois. »

Quelques coups d'aviron les amenèrent à leur but ; ils visitèrent jusqu'à la dernière broussaille. Cependant un sauvage apporta un petit ornement doré que Camille reconnut pour appartenir à la chaise de la marquise.

« Ils sont donc venus ici alors ! s'écria-t-elle. Mais ils y ont passé seulement. Ils doivent nécessairement être sur l'autre rive, où se trouvent, m'a-t-on dit, les terrains de chasse des Onéidas. Ce sont leurs alliés, leurs amis ; ils les auront rejoints, je suppose. »

Ils remontèrent dans les canots et commencèrent leurs recherches. Pendant trois jours, ils parcoururent en vain les bois et les vallées, et ne rencontrèrent partout qu'une vaste solitude.

« Nous ne la retrouverons plus à présent, disait le docteur. Il est démontré que, si elle a suivi cette partie de la nation, ils sont déjà bien loin dans le nord, peut-être du côté des grands lacs. Le plus prudent et le plus sûr serait de retourner auprès de M. de Montcalm. Peut-être son autorité ferait-elle rendre cette prisonnière s'il s'adressait aux généraux anglais.

— Je ne sais quel pressentiment m'assure qu'elle n'a pas été enlevée. Houah-Pajatin n'était plus, qui donc l'aurait emmenée ?

— Il a pu, il a dû même, en donner l'ordre à ses guerriers.

— Allons donc d'abord au fort de la Couronne ; si nous n'y trouvons pas Sylvie, nous rejoindrons l'armée alors. »

Le quatrième jour après leur départ du village incendié, ils débarquèrent en face de la forteresse. Le commandant vint au-devant d'eux dès que les canots lui furent signalés.

« Eh bien, colonel ? s'écria la vicomtesse.

— Je n'ai aucune nouvelle de mon neveu ni de M^{me} de Vauconcelle, Monsieur le vicomte, et je ne vous cache pas que je suis fort inquiet.

— Attendons un jour encore, docteur, et puis il faudra nous décider à briser ce noble cœur de Montcalm, déjà si malheureux. Que Dieu veille sur lui, au moins ! »

XXIV

LA HUTTE DU CASTOR

Le Grand Sauter, après avoir assisté à l'entretien des amis de la marquise, fit un signe à M. de la Raudière, et tous les deux, suivis du détachement, marchèrent à travers le bois. L'Indien se taisait, suivant la coutume de son peuple : il dédaignait de faire connaître ses impressions, et son silence était bien moins du calcul que du dédain. Le capitaine, plongé dans ses regrets, ne songeait pas à l'interroger. Ils marchèrent ainsi quelques heures, suivant toujours les traces très visibles sur le gazon et dans le sable. Un peu avant midi, le vent commença à souffler fortement.

« Nous allons être arrêtés dans notre poursuite, dit le Chipeway d'un ton bref, le tapis blanc couvrira la terre avant que le soleil ait atteint le milieu de sa course.

— Vous l'aviez déjà annoncé, Sauter, et vous avez dû prévoir ce qu'il nous resterait à faire dans ce cas.

— Attendre et chercher, car le grand Esprit lui-même ne trouverait pas une piste sous la neige. »

Une demi-heure s'était à peine écoulée, que de petits flocons fins comme la poudre d'un lis commencèrent à tomber.

« Du courage, mes amis, dit l'officier à ses soldats, qui se regardaient déjà entre eux ; nous ne nous perdrons pas avec un aussi bon guide, et d'ici à deux ou trois jours nous rentrerons au fort. »

Ils marchèrent encore quelques heures avec leurs manteaux chargés de neige ; le capitaine et le Sauter ne son-